

**L A D E M E U R E
É T E R N E L L E**

DU MÊME AUTEUR

La Mort au crépuscule
Éditions du Masque, 2010
Folio policier n° 648

William Gay

LA DEMEURE ÉTERNELLE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR JEAN-PAUL GRATIAS

ÉDITIONS DU SEUIL
25, boulevard Romain-Rolland, 75014 Paris

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Titre original : *The Long Home*
Éditeur original : Faber and Faber Limited, UK
ISBN original : 0-571-21090-2
Copyright © William Gay, 1999

ISBN : 978-2-02-106789-9

© Éditions du Seuil, septembre 2012, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Comme les mouches, passent en vrombis-
sant les jours qui grignotent les minutes,
retournant vers la mort, et chaque moment
qui s'écoule est une fenêtre sur l'éternité.

Thomas Wolfe,
Que l'ange regarde de ce côté (1929)

Alors on redoutera la moindre pente, on aura
des terreurs en chemin, l'amandier reflleurira,
même la sauterelle deviendra fléau, et le désir
n'existera plus ; ainsi l'homme s'en va vers sa
demeure éternelle, et déjà ceux qui le
pleurent s'assemblent dans les rues.

Ecclésiaste 12,5

Ce premier roman est pour ma première fille, Lee Gay Warren, avec mon amour et ma gratitude, sachant qu'elle n'a jamais cessé de croire en moi.

Note de l'éditeur

L'absence de tirets, ou de guillemets, pour les dialogues est un choix délibéré, correspondant à la volonté explicite de l'auteur telle qu'elle s'est exprimée dans la déclaration suivante :

« J'ai lu ce livre [*La Nuit du chasseur*, de Davis Grubb] quand j'étais adolescent. C'était la première fois que je voyais un livre sans guillemets. Cela me plaît ; j'ai l'impression que lorsque l'on sépare les dialogues de la narration, qu'on les enferme entre des guillemets, ils sont moins intégrés dans l'ensemble. J'aime avoir l'impression que cela forme un tout, que les dialogues ne sont pas plus importants que la description des actions ou des personnages. Quand on met des guillemets de part et d'autre d'un dialogue, cela semble vouloir dire ceci est important, regardez bien. »

Et dans la réponse à la question : « Mais vous avez utilisé les guillemets pour au moins un de vos romans, n'est-ce pas ? Il y en a dans *La Demeure éternelle*. »

– Oui, c'était mon premier. Eh bien, cela s'est fait en passant sur mon corps meurtri et ensanglanté. Mon éditeur a dit que je pouvais si je voulais mettre des tirets devant chaque ligne de dialogue. Je ne voulais pas, car Charles Frazier venait justement de le faire dans *Retour à Cold Mountain*. J'ai pensé que si l'on voulait attirer l'attention sur les dialogues, autant utiliser les guillemets. »

Prologue : 1933

Thomas Hovington traversait la cour lorsqu'il entendit un bruit qui lui fit lâcher le sac d'aliment pour animaux qu'il portait, et le figea sur place. C'était une étrange sorte de bruit qui semblait monter des entrailles de la terre, d'un endroit situé sous ses pieds, une détonation sourde, étouffée, qu'il sentit se répercuter jusque dans ses dents, et qui fit vibrer derrière lui les vitres dépourvues de mastic. Tandis qu'il restait là sans bouger, le bruit se fit entendre de nouveau, quelque part sous le ruisseau, comme si d'énormes pierres rondes dévalaient de longues galeries souterraines ou quelque violente tempête intérieure éclatait dans les gouffres du globe, des éclairs jaillissant, invisibles, dans des sépulcres obscurs, lisses et humides, la surface de la terre tremblant sous les coups de boutoir du tonnerre.

Hovington rejoignit le bord de sa véranda et s'assit, perplexe, fixant la terre compacte dont il n'avait jamais mis en doute la solidité. Il avait une vingtaine d'années, alors, et son dos ne s'était pas encore voûté. Tout récemment, il s'était lancé dans le commerce d'alcool de contrebande, et de vagues vestiges d'éducation religieuse hérités de son enfance troublant sa conscience, il regarda autour de lui, redoutant quelque châtiment divin. Ce bruit pouvait être un signe. Un avertissement.

Si c'était le cas, la semonce se voulait claire et sans équivoque. Quand elle se reproduisit, on aurait dit qu'un camion

de dynamite venait d'exploser, et presque aussitôt le ruisseau enfla et l'air s'emplit d'eau et de pierres projetées avec force. Nom de Dieu ! s'écria Hovington. Se protégeant la tête de ses bras, il bondit tel un ressort tandis que les cailloux retombaient sur le toit dans un tintamarre allant crescendo, et en aval de la source un véritable lit de calcaire se souleva d'une seule pièce et se brisa en plusieurs blocs dont chacun était gros comme la moitié d'une automobile. Un geyser jaillit à la verticale.

Hovington se recroquevilla sur la véranda, tour à tour priant et jurant en une tentative désespérée pour mettre toutes les chances de son côté. Un nuage de roche pulvérisée s'étendit et se dissipa dans l'eau, et il vit que le niveau du ruisseau avait monté de façon perceptible. Au bout d'un moment, il commença à redescendre et un silence profond revint.

Quand Hovington eut recouvré suffisamment de courage, il se faufila entre les rochers pour atteindre la source. À une cinquantaine de mètres de chez lui, la terre s'était ouverte, formant un puits de huit à dix pieds de large. Une brume de poussière minérale était encore en suspens au-dessus du gouffre. Il perçut une odeur semblable à celle de la cordite.

Cela sent le soufre, murmura-t-il. Il sonda du regard les parois du puits. La roche plongeait lisse et verticale à donner le vertige, et dans le fond il n'y avait que l'obscurité. Hovington lâcha une pierre dans l'ouverture et il l'entendit ricocher de plus en plus faiblement le long des parois jusqu'aux ténèbres ultimes, mais jamais il ne l'entendit heurter le fond.

Il coupa des branches de châtaignier pour en faire des poteaux, et il érigea autour du trou une clôture haute de quatre pieds. Au début, aucun bruit ne sortit du puits, mais au bout de quelques jours Hovington commença à percevoir un murmure provenant des profondeurs de la terre : il fallait vraiment tendre l'oreille pour le capter, mais il y avait bien un bruit lointain, indéfinissable. Certaines personnes le com-

paraient au bourdonnement d'un essaim d'abeilles, d'autres estimaient que ce n'était que des eaux souterraines. Hovington appelait ça *des voix*. Elles lui distillaient de langoureuses prédictions et s'il écoutait longtemps, il parvenait à séparer les sons en deux voix différentes, point et contrepoint, question et réponse. Il se demandait de quels sujets des êtres aussi étranges pouvaient avoir à discuter, et en quelle langue ils s'exprimaient.

Nathan Winer était natif du comté. Il était charpentier de métier, et un peu agriculteur par ailleurs. Il avait une épouse et un fils de sept ans prénommé Nathan, lui aussi, et qui déjà lui ressemblait beaucoup.

Vis ta vie en t'occupant de tes affaires, disait-il au gamin, et tous les autres s'occuperont des leurs.

Mais, tout en ne s'occupant que de ses propres affaires, il fut contraint au printemps 1933 de se rendre chez Hovington à la recherche de Dallas Hardin, un homme qui s'était tout simplement installé chez Hovington, s'était approprié son commerce d'alcool de contrebande et, ajoutait la rumeur, son épouse Pearl, par-dessus le marché.

Au cours de l'année précédente, la santé de Hovington avait à ce point périclité qu'il gardait le lit. Son échine était tordue comme une barre de métal que Dieu tout-puissant aurait chauffée pour la rendre malléable, avant de l'empoi-gner pour la courber à sa guise. Il n'était même plus capable de se retourner tout seul. Déjà la maladie qui allait le tuer couvait en lui. Il gisait, recroquevillé, près de la fenêtre qui lui permettait de voir, pendant la journée, les rares véhicules passant sur la route ; la nuit, son propre reflet éclairé par sa lampe, la salle fournissant un morne décor.

La maison comptait quatre pièces. La salle du devant, tout en longueur, où Hovington dormait – où il vivait, en fait – et où sa fille couchait sur un lit de camp de l'armée qui

tenait lieu de divan dans la journée. Une cuisine. Une chambre où dormaient Hardin et la femme de Hovington, Pearl. Une pièce qui servait à entreposer des vieilleries dépareillées et des caisses de bière et de vin que Hardin s'était mis à stocker.

Hardin franchit le seuil de la cuisine, une lampe à pétrole à la main, au moment précis où quelqu'un frappait à la porte d'entrée. Il posa la lampe sur le meuble de la machine à coudre et entrouvrit le battant. Une rafale surgie de la nuit pluvieuse fit vaciller la flamme ; elle se creusa et crachota dans le globe de verre, se redressa.

Il faut que je te parle, Hardin, dit Winer. La lumière de la lampe fit briller dans sa bouche deux dents munies d'une couronne en or.

Alors, entre, au lieu de rester sous la pluie.

C'est dehors que je veux te parler.

Hardin décrocha son chapeau d'un clou planté près de la porte, sortit dans la cour pleine de boue, et referma la maison derrière lui. Il resta sous la pluie, sans veste ni manteau.

Qu'est-ce que tu voulais me dire qui a besoin d'être dit sous la pluie ? demanda-t-il.

Je suis venu t'annoncer quelque chose, dit Winer. Il se tenait jambes écartées, les mains profondément enfoncées dans ses poches de veste, la tête légèrement penchée en arrière, le visage dur, arrogant, sous son chapeau en loques.

J'ai trouvé ton alambic à whiskey sur mes terres et c'est ça que je suis venu te dire. Bon, ça m'est égal que tu fabriques du whiskey et que tu y trempes jusqu'au cou, mais ne le fais pas sur mes terres. Si les flics trouvent cet alambic, c'est à moi qu'ils s'en prendront, et pas à toi.

C'est ce que je me suis dit aussi, répliqua Hardin. Tu l'as démolé ?

Et comment, oui ! J'ai cassé la bonbonne de whiskey, aussi. Ça, t'aurais pas dû.

Non mais, dis donc ! Si cette saloperie n'avait pas été aussi

lourde je l'aurais bazardée dans ta cour. Je ne sais pas qui tu es ni d'où tu viens. Ni quel genre d'arrangement tu as imposé à Hovington. Mais je vais te dire une bonne chose. Ne viens pas me marcher sur les pieds. Si un seul morceau de cet engin réapparaît sur mon terrain, ça va mal se passer entre nous deux.

Hardin changea d'expression, comme si la peau de son visage s'était soudain tendue. De toute ma vie, j'ai jamais reçu d'ordre d'un bouseux de métayer, et c'est pas à mon âge que je vais commencer.

Winer l'agrippa par le devant de sa chemise et le secoua et le gifla violemment la main grande ouverte, puis le projeta en arrière dans la boue. Hardin tomba tel un oiseau ivre, ses jambes de guingois semblant trop fragiles pour supporter son poids : il tomba assis, sa main sortant maladroitement un revolver. Winer vit ce qu'il s'apprêtait à faire et s'avança vivement vers lui, son couteau dans la main droite, la gauche ouvrant la lame, quand Hardin lui logea une balle dans l'œil gauche. Il bascula aussitôt en avant, comme un corps suspendu à une corde qu'on tranche brusquement et il atterrit en travers du corps de Hardin, poids mort qui cloua un moment l'autre homme à l'endroit où il gisait. Hardin le repoussa en jurant, il sentait le sang de Winer s'écouler le long de son flanc. Il s'extirpa péniblement de dessous le cadavre, arrachant sa chemise tachée de sang tandis qu'il se relevait.

Il resta penché en avant sous la pluie, les mains en appui sur les genoux, le souffle court. La porte s'entrouvrit et une lumière jaune se répandit dans la cour et dans cette lumière la pluie couleur argent tombait tout droit.

Dallas ? fit Pearl.

Il entendait la pluie tambouriner sur le toit en fer-blanc. Le couteau gisait, luisant, dans la boue, à demi ouvert. Ferme cette putain de porte, dit Hardin. La lumière disparut. Il ramassa le couteau et l'essuya sur son pantalon. Il le

referma et l'empocha, réfléchit un moment à ce qu'il devait faire.

Une lumière pâle tombait des nuages ruisselants. Sous cet éclairage : le visage de Winer, tourné vers le haut, l'œil droit braquant sur le ciel un regard fixe, l'œil gauche une cavité obscure, ses cheveux longs déployés en éventail traînant dans la boue, sa tête laissant une traînée en forme de sillage à la surface lustrée de la cour. La bouche entrouverte, un rayon de lumière égaré se réfléchissant sur ses dents en or.

Hardin le prit par les pieds, une jambe sous chaque bras, et traversa la cour à reculons vers la source. Winer était corpulent, et toutes les deux minutes Hardin devait s'arrêter pour récupérer et reprendre sa respiration. Il se reposait accroupi au-dessus des pieds du mort en scrutant la route pour guetter d'éventuels phares de voitures. Puis il se relevait et empoignait de nouveau les jambes du cadavre et se hâtait vers sa destination jusqu'au moment où ils furent dissimulés par les broussailles et qu'il put respirer un peu plus tranquillement. La tâche fut rude tant qu'ils n'eurent pas atteint le cercle de calcaire qui entourait le gouffre, et qui permit à Hardin de presser le pas. La tête de Winer rebondissait un peu sur la surface irrégulière de la roche. Hardin le traîna à travers le chèvrefeuille jusqu'au bord du vide et prit le temps de lui fouiller les poches, glissant dans les siennes les possessions dérisoires qu'il y trouva. Une poignée de piécettes parsemées de bribes de coton, une montre de gousset bon marché de laquelle son oreille ne put détecter le moindre tic-tac. Peu de choses en somme, semblait-il, comme bilan d'une vie aussi longue que celle de Winer.

Jette un dernier regard à ce monde-ci, lui dit-il. Ça m'a l'air bien noir dans le prochain.

Les profondeurs du gouffre semblaient au-delà de l'obscurité. Comme un puits percé jusqu'à un enfer d'où suintaient des ténèbres destinées à emplir également notre monde. Hardin, chaussé de brodequins, se servit de son pied pour faire

rouler le cadavre, les jambes basculant dans le vide, le corps perdant l'équilibre au bord du gouffre en une verticalité illusoire et le visage ébahi fixant Hardin d'un œil féroce et impuissant avant de disparaître.

LIVRE PREMIER

1943

Sortant des bois, William Tell Oliver se retrouva dans un champ autrefois cultivé par les mormons mais à présent envahi par de jeunes arbres, cèdres et sassafras, le tronc de ces derniers gros comme ses bras, mais, se souvint-il, pas les bras solides qu'il avait auparavant. Il était âgé et il avait perdu un peu de sa chair. Il ne rumina pas cette pensée, cependant, s'estimant heureux d'être encore de ce monde.

Oliver portait sur l'épaule un sac à farine rempli de ginseng. Sa chemise bleue était collée à ses épaules et assombrie dans le dos par la transpiration. Dans les bois touffus de l'été, l'air avait été parfaitement immobile, sans un souffle de vent, mais ici dans ce champ qui descendait vers le pied de la colline au milieu d'un paysage chaotique de broussailles et de rocs, un vent soufflait de l'ouest, courbait les jeunes arbres, et s'engouffrait dans les feuilles, vif comme du mercure.

Il fit une halte à l'ombre d'un peuplier, ôta son sac de son épaule, le laissa tomber sur le sol et leva la tête, s'abritant les yeux de sa main. Le ciel était d'un bleu de cobalt intense mais vers l'ouest il s'assombrissait par paliers indélébiles pour atteindre un gris métallique et terne, une couleur que pouvaient prendre, imaginait-il, les mers avant une tempête. Quelques oiseaux passèrent en contrebas en poussant des cris aigus, hachés. Ils devinaient, semblait-il, que l'atmosphère recelait une menace implicite et Oliver se dit qu'une averse risquait d'éclater.

Le haut de son visage étant seul dans l'ombre, le soleil frappait de tout son poids son menton et sa gorge, à la peau à ce point tannée et brunie par ses rayons et vieillie par le flux incessant des années qu'elle avait pris la texture d'une sorte de matière finalement insensible aux changements de climat, comme si elle n'avait cessé d'évoluer au cours de sa vie pour devenir en dernier lieu une sorte de cuir de sellerie imperméable au temps qui passe ou aux éléments, ridé, couturé et couvert de cicatrices, tendu sur ses pommettes et l'arête du nez, et qui donnait à son visage un physique d'Indien.

Il s'accroupit dans un coin d'ombre pour se reposer. Dans les bois il avait fumé pour éloigner les moucheron de ses yeux, et il ôta sa pipe de sa bouche pour en vider le fourneau en le cognant contre une pierre, veillant bien à éteindre chaque étincelle, car les champs et les prés étaient secs depuis le printemps et c'était un homme à prendre mille petites précautions.

Sous ses yeux, le toit de Hovington rissolait au soleil, la rivière s'écoulait au-delà de la route, la route elle-même était une plaie ouverte qui zigzagait semblable à un filet de sang à travers un monde de verdure. Oliver restait assis, paisiblement, à reprendre son souffle, vieil homme observant le décor avec une infinie patience, sans plus de hâte en lui que vous n'en trouveriez dans un arbre ou un caillou. Les lieux se transformaient. On avait construit une nouvelle structure en blocs de béton, blanchie au lait de chaux, qui renvoyait une lumière aveuglante. Des poteaux électriques apparemment neufs bordaient à présent la route, et des câbles descendaient depuis l'un d'eux vers l'arrière de la maison.

Pourtant, grâce à un très ancien don de double vue hérité de ses ancêtres celtes, il discernait dans les contours de la maison et de la grange, les inclinaisons de la colline, de la pente et de la route, quelque chose de plus profond – une subtile aberration de chaque ligne, une déviation infinitési-

male par rapport à la norme – qui séparait ce lieu de tous les autres, le rendait sacré, ou maudit : les mormons l’avaient proclamé sacré, c’est là qu’ils avaient construit leur église. Après avoir anéanti ses occupants, les cagoules blanches l’avaient maudit, ainsi que les rangées de tombes dont leurs descendants auraient souhaité que la végétation les recouvrit.

Toute sa vie, Oliver avait entendu des gens dire qu’ici ils voyaient des lumières la nuit, ils appelaient ça des lumières minérales, des feux follets. De sinistres boules phosphorescentes s’élevant au-dessus des endroits où les mormons avaient enterré de l’argent. Oliver doutait qu’il y eût de l’argent enterré là ou qu’il y en ait jamais eu, mais il sourit en se remémorant Lyle Hodges. C’est à Hodges que la maison appartenait avant qu’il ne la vende à Hovington à cause de ses arriérés d’impôts, et Oliver soupçonnait Hodges d’avoir creusé chaque pouce de terre malléable à la pioche et à la pelle. Cela avait été sa vocation, son labeur, il sortait muni de ses outils chaque matin si le temps le lui permettait, s’y consacrant comme d’autres pourraient se consacrer aux travaux de la ferme ou à un emploi dans une usine, étudiant le soir les plans étranges qu’il avait lui-même dessinés et couverts de signes, creusant tel un archéologue fou pour découvrir les us et coutumes des temps anciens tandis que sa femme et son fils tentaient de soutirer des récoltes à une terre qui finirait par ne produire que du whiskey échappant au fisc. Aujourd’hui encore, Oliver aurait pu retrouver les traces laissées par le vieil homme, des monticules de terre recouverts de broussailles, des cratères criblés de trous pareils à des tombes à moitié finies abandonnées en hâte. Hodges avait travaillé jusqu’à sa mort, soutenu par ses rêves. Oliver ne voyait pas grand-chose à y redire même si ses propres rêves n’avaient pas aussi bien supporté l’épreuve du temps.

Dans le quart supérieur gauche de son champ de vision apparut une voiture traînant dans son sillage, le long de la route craquelée par le soleil, un nuage ascendant de poussière blanche. Alors que le véhicule s'approchait Oliver reconnut une voiture de police, et il y vit les prémices de quelque drame, le prélude à une histoire, et il s'installa confortablement pour regarder ce qui allait se passer.

Ce fut un tableau muet qui se joua sous ses yeux : la voiture s'arrêta dans la cour de Hovington (la cour de Hardin, pensa-t-il) et un shérif adjoint nommé Cooper en sortit, resta immobile un moment dans cette posture intemporelle qu'affectionnent les flics et se dirigea nonchalamment vers la véranda d'un air qui mêlait l'arrogance à la déférence. Hardin sortit de la maison. Les deux hommes parlèrent une bonne minute pendant laquelle le shérif adjoint agita frénétiquement les mains, communiquant sans doute des informations importantes dont pas un seul mot ne parvint aux oreilles du vieil homme.

De toute façon Oliver s'en passa très bien. Hardin sortit son portefeuille et empila des billets dans la main que lui tendait Cooper. Eh bien, eh bien, se dit Oliver, on va peut-être avoir du spectacle, ici. Rien ne surprenait plus Oliver, à présent, et il pensait parfois qu'il avait déjà vu tout ce qu'il y avait à voir en ce monde, mais malgré tout il resta sous le peuplier pour regarder la suite. Il sortit de sa poche une gourde plate d'une pinte et se rinça la bouche d'une gorgée d'eau tiède, la recrachâ, et but. Il pensa vaguement à la source fraîche derrière sa maison mais il n'avait pas envie de s'en aller.

La voiture de police repartit. Presque aussitôt, le vallon bourdonna d'activité, nid de frelons percuté par un caillou : Hardin traversa la cour en deux bonds jusqu'à la Packard noire et luisante, la fit démarrer d'un coup de manivelle, l'amena en marche arrière contre le bord de la véranda, en descendit laissant le moteur tourner, les quatre portières ouvertes, déverrouilla le couvercle du coffre et le souleva.

Pearl sortit de la maison portant une caisse de demi-bouteilles, qu'elle chargea dans la voiture. La fille de Hovington, ses longs cheveux bruns flottant derrière elle, surgit dans la cour, un carton dans les bras. Par-dessus le ralenti profond de la Packard, Oliver entendait claquer presque en permanence la porte grillagée protégeant la maison des insectes, et de temps à autre des éclats de voix, dont celle de Hardin qui donnait des ordres.

La porte de derrière s'ouvrit à la volée et deux soldats en uniforme accompagnés d'une femme sortirent dans la cour d'un pas mal assuré, se dirigeant vers la végétation de plus en plus touffue qui entourait le gouffre. L'un des soldats trébucha et tomba dans le ruisseau et se releva en jurant, et les vifs éclats de rire de la femme atteignirent les oreilles d'Oliver tel un cadeau d'origine douteuse.

Quand la voiture fut chargée, Hardin et la fille de Hovington y montèrent et la Packard démarra en direction de l'est, s'éloignant de la ville.

Au bout d'un moment, le vent inclina les mauvaises herbes vers Oliver et sécha la sueur de son visage qu'elle transforma en un masque au goût de sel qu'il sentit se tendre et lui tirer la peau. Des nuages véloces poursuivaient leurs ombres d'un bord à l'autre du champ. À l'endroit où un fragment de ciel apparaissait entre les collines, des nuages clairs et d'autres sombres se superposaient en couches successives tels deux liquides de couleurs différentes refusant de se mélanger. L'air avait fraîchi. Oliver se leva avec raideur et saisit sa canne, sculptée par ses soins. Tandis qu'il se redressait, il vit, comme un phénomène induit par l'orage imminent, trois voitures régulièrement espacées dévalant la route, celle du shérif et deux véhicules de la police du Tennessee. Lorsqu'elles pénétrèrent dans la cour, une sirène mugit brièvement. Les policiers en descendirent et se dirigèrent vers la maison d'un pas vif. Au loin le tonnerre gronda en sourdine. Pearl sortit de chez elle et s'appuya, les bras croisés, à l'un des piliers de

l'auvent, pour attendre, sans plus, la suite des événements, avec une patience stoïque. Le vieil Oliver secoua la tête et sourit tout seul avant de faire demi-tour et de s'enfoncer de nouveau dans les bois.

Les arbres bougeaient, le vent murmurait, sinistre, parmi les branches qui s'entrechoquaient. Par-delà leurs cimes vertes qui oscillaient, ce qu'Oliver pouvait voir du ciel s'abaissait de plus en plus, l'atmosphère prenant une densité, un poids inhabituels, ceux d'un monde recouvert d'une eau en effervescence. Le vieil homme traversait à présent une réalité plus intense, imprégnée de l'urgence que l'air lui communiquait. Des éclairs fulguraient, silencieux, surgis de nulle part, sinistrement phosphorescents dans le vert irréal des sous-bois, et le vieil homme pressa le pas, d'une démarche raide et saccadée, celle d'une silhouette comique ressuscitée d'un film ancien.

Il obliqua pour prendre un sentier en pente, ralentissant sa descente d'un arbre à l'autre, traversa avec précaution une clôture en barbelés pour entrer dans un bas-fond plat envahi de mauvaises herbes, et remonta un sentier qui passait devant son grenier à maïs. Lorsqu'il déboucha dans la cour de la grange, il vit derrière le gris terne de sa maison la pluie commencer à tomber et, au-delà de la poussière pâle de la route où un champ pastel s'étendait jusqu'à la lisière plus sombre d'un bois, l'horizon se dissoudre dans un rideau de pluie oblique, et le frémissement des herbes se ruer vers lui dans un élan de mauvais augure.

Oliver se hâta de rentrer chez lui par la porte de derrière au moment même où les premières gouttes tintaient sur le fer-blanc du toit. La pièce était sombre et encombrée, les formes des objets émergeant doucement, tels des familiers bienveillants, du frais fantôme de l'ombre. Il vida dans une cuvette émaillée le sac à farine contenant le ginseng, se tourna vers la cuisinière à bois, et sortit du chauffe-plats une casserole de haricots. Il en versa une portion dans une assiette, prit le

reste de pain du petit déjeuner, posa l'assiette sur le réservoir d'eau chaude de la cuisinière et remplit de café froid une tasse en terre cuite. Reprenant son assiette, il l'emporta ainsi que son café, passa de sa cuisine tout en longueur à sa salle de séjour, descendant une petite marche à l'endroit où les planchers n'étaient pas à niveau, et traversa cette pièce presque aussi sombre que la cuisine, entre des meubles de fin de série mal assortis, épaves diverses échouées là au fil du temps.

D'un coup de pied, Oliver ouvrit la porte grillagée dépourvue de loquet donnant sur la véranda. Le bruit s'intensifia, la véranda était protégée par un simple toit sans plafond, et le vacarme de la pluie tambourinant sur le fer-blanc dominait tous les autres sons, même le vent fouettant les arbres semblait agir en silence.

Il déjeuna assis sur une balancelle fixée par deux chaînes aux solives de la véranda, et quand il eut fini il posa son assiette sur le plancher, près de son pied, et but lentement son café, regardant fixement au-delà de la cour la route déjà transformée en mare de boue. Les rideaux de pluie tombaient de la bordure du toit dépourvu de gouttière et ce que le vent emportait se dispersait en nuages de gouttelettes. Le tonnerre retentit au-dessus de lui, presque à la verticale de l'endroit où il était assis, quelques grêlons épars tombèrent dans la boue où ils restèrent immobiles, blancs et brillants comme des perles. Les arbres étaient en perpétuel mouvement, tout ce qu'Oliver voyait du monde était animé. L'air chargé d'une odeur de paille semblait électrique, irréel.

Pendant un moment, Oliver resta assis à écouter le bruit soporifique de la pluie et quand il eut bu son café il posa la tasse sur son assiette. L'humidité ambiante assombrissait l'extrémité de la balancelle la plus proche de la cour et les gouttelettes en suspens humectaient les vêtements du vieil homme, mais il ne bougea pas. La violence de l'orage décrut et l'intensité de la pluie s'atténua, les bois visibles de l'autre côté des champs gagnèrent en netteté, tels un paysage vu à

travers une vitre dont la buée s'évapore ou une turbulence contrainte à l'immobilité. Oliver s'assoupit. Il finit par dormir, ses mains couvertes de cicatrices, aux articulations épaisses, posées sur ses genoux, la tête calée contre un bout de chaîne bien tendu. De temps à autre ses paupières frémis-saient au passage de quelques bribes de rêves, des rêves du temps où il était jeune, des rêves embrasés de chaudières à vapeur et de trains, des rêves de murs et de barreaux et de temps qui passe construits avec tout le soin qu'un maçon mettrait à monter un édifice en pierre.

Il se réveilla tard dans l'après-midi, un crachin monotone couleur de plomb tombait sur le toit et l'air semblait plus sain, plus frais. Oliver sortit une blague de gros gris et com-mença à bourrer sa pipe. Il l'alluma à l'aide d'une allumette de cuisine et resta là à fumer, perplexe, laissant la fin de l'après-midi s'écouler d'elle-même. Son expression était celle d'un homme qui a l'habitude d'attendre.

Les seuls signes montrant qu'il eût jamais cultivé la terre étaient une collection disparate de matériels anciens dispersés dans la cour, vieux disques de déchaumeuse inutilisables, fau-cheuse, herses de forme archaïque qu'on aurait crues aban-données par un homme primitif, tous ces engins se réduisant peu à peu en tas de rouille. Oliver avait cessé toute activité agricole depuis bien des années, mais il se sentait encore une affinité avec la terre et la marche des saisons. La pluie avait quelque chose de rassurant, depuis trop longtemps le peu d'herbe qu'il restait dans sa cour agonisait en touffes circu-laires, et même les arbres commençaient à paraître rabougris et desséchés. Il avait en secret subodoré un désintérêt de la part des dieux, il pressentait une certaine indifférence, voire de l'incompétence, en haut lieu.

Entre quatre et cinq heures, le fils Winer approcha de la maison et Oliver se trouvait encore dehors pour le voir passer. En vérité, il l'attendait. Parfois le temps lui semblait pesant et certaines semaines défilaient pendant lesquelles les seules

paroles qu'il prononçait étaient adressées au jeune Nathan Winer. Il regarda arriver le jeune homme avec une affection évidente. Oliver avait eu un fils, autrefois. Si cet enfant avait vécu, il serait aujourd'hui un homme d'âge mûr, mais quand il pensait à lui, il lui donnait toujours l'âge de Winer.

Quand Winer fut à la hauteur de la maison, Oliver le héla :
Petit, tu ferais mieux de t'abriter de ce déluge.

Winer était trempé, sa chemise trop grande et son pantalon pendaient, ses cheveux étaient collés, aplatis sur son crâne. Docilement, il quitta la route et traversa la cour jusqu'au rebord de la véranda. Par endroits, la boue était si profonde que ses chaussures s'y enfonçaient jusqu'à la garde et retenaient ses pieds comme une ventouse.

Viens ici te mettre au sec.

Il est trop tard, maintenant, dit Winer. Je ne vois pas comment je pourrais être plus trempé que je ne le suis déjà.

Mais il monta sur la véranda et s'appuya contre un montant. Il repoussa ses cheveux pour dégager son visage et s'essuya les yeux sur sa manche dégoulinante. Il y avait dans son allure quelque chose d'étrangement transitoire, comme s'il allait devoir repartir bientôt. On se prend une sacrée saucée, hein ?

Il pleut comme vache qui pisse, renchérit Oliver. Tu as travaillé dehors par ce temps-là ?

Non, on était à l'intérieur pour nettoyer le poulailler. On a tout sorti à la pelle et on a chargé des remorques, c'est tout.

Il me semble que le vieux Weiss aurait pu te ramener chez toi.

Je crois qu'il n'y a même pas pensé.

Il y aurait pensé s'il devait faire deux miles à pied sous la pluie, dit le vieil homme. Tu veux quelque chose de sec à te mettre ?

Non, ça ne servirait qu'à le rendre mouillé. De toute façon, ça ne me dérange pas. Je ne risque pas de fondre, ça ne m'est jamais arrivé.

Malgré tout, ça ne lui aurait pas coûté grand-chose. Si j'avais une voiture je te ramènerais moi-même mais je n'en ai jamais possédé.

Je n'ai rien contre la marche à pied.

Ma foi, marcher n'a jamais tué personne, je l'ai fait toute ma vie. Ou jusqu'à maintenant, du moins. Tu veux que je réchauffe le café ?

Il faut que je rentre. Le soir tombe vite aujourd'hui. Ça s'est rafraîchi un peu, aussi.

On pourra peut-être dormir, alors, dit Oliver. Ici, ces derniers temps, il a fait tellement chaud que je n'ai pas pu trouver le sommeil avant deux ou trois heures du matin.

Le jeune homme se redressa. Venez avec moi.

Je crois que je ferais mieux de rester ici. Oliver semblait examiner les pieds du jeune homme. Avec raideur il se leva de la balancelle. Il y a quelque chose que j'ai l'intention de te donner depuis quelque temps si ça ne te met pas en colère. Tu crois qu'il y a un risque ?

Ça m'étonnerait. Winer sourit jusqu'aux oreilles.

Le vieil homme rentra dans la maison, Winer sur ses talons. Il y a un an ou deux j'ai acheté une paire de chaussures par correspondance et puis je n'ai jamais pu les mettre. Je suppose que mes pieds doivent avoir cessé de grandir. Mais les tiens, je les surveille, et il me semble bien qu'ils ont dû prendre une ou deux pointures de plus depuis le printemps.

Ils traversèrent la pièce de devant, passant devant la cuisinière à présent éteinte que le vieil homme utilisait été comme hiver, et descendirent une marche pour entrer dans l'appentis étroit et long qui servait de chambre à Oliver. La pièce au plafond bas était obscure et Winer s'arrêta un instant, hésitant, laissant son regard s'habituer aux ténèbres captives pour voir les formes prendre des contours et du volume, des silhouettes éphémères qu'on eût dit de passage se concrétiser en objets reconnaissables : une vieille penderie dont la glace poussiéreuse lui renvoya son image déformée comme

par un miroir de fête foraine, un vieux lit en fer couleur de rouille, des piles de cartons atteignant presque le plafond, de vieilles robes du dimanche, aux couleurs gris et lavande passées, informes sur leurs cintres, un vague parfum de verveine citronnelle d'une autre époque, ou d'une autre vie. Du bas de la penderie Oliver sortait une paire de chaussures montantes qui semblaient neuves, tout juste arrachées à leur boîte et à leur papier de soie, tel un souvenir secrètement caché à une époque lointaine.

Voilà, fit le vieil homme. Il tendit les chaussures à Winer. Tiens-les contre celles que tu as aux pieds et vois si la pointure te convient.

Je crois qu'elles m'iront. Vous en voulez combien ?

Rien du tout.

Je vous les paierai.

Emporte-les. Elles ne servent à personne au fond de cette penderie. Je n'en ai pas besoin de toute façon.

J'aimerais mieux vous les payer.

Je te demanderai peut-être de vendre mon ginseng à ma place un de ces samedis. Soit mes jambes ne sont plus ce qu'elles étaient, soit c'est la ville qui s'éloigne un peu plus vers l'ouest chaque année.

Après l'atmosphère fétide de la chambre, l'air du dehors semblait frais et pur. Tenant la boîte à chaussures à l'envers et calée sous son bras, Winer sortit sous la pluie. Il passa sous le poirier, traversant le lopin de vieilles ferrailles qui gisaient là comme des fruits mutants, et regagna la route. Oliver se rassit sur la balancelle. La chaîne grinça, se tendit. Il suivit Winer des yeux jusqu'à ce que celui-ci eût disparu derrière la haie puis quand le jeune homme fut de nouveau visible au loin sur la route où la haie s'arrêtait dans un virage au pied d'une côte. La route croisait le ruisseau à cet endroit et Oliver discernait vaguement le pont de bois. Puis le crépuscule s'installa sans être vu à la faveur de la pluie et un petit vent glacé se mit à souffler de l'ouest, aspergeant le vieil homme

de gouttelettes. L'obscurité se massa dans l'ombre du poirier et rampa en direction de la véranda, et Oliver se leva de son siège et rentra dans la maison pour allumer sa lampe.

Ces derniers soirs, la mère de Winer l'attendait dans la pièce du devant, assise immobile dans le fauteuil à bascule face à l'âtre où le feu était éteint. Ce soir elle avait allumé la lampe sur le manteau de la cheminée et elle réparait un vêtement quelconque rendu flasque et presque informe par les lessives répétées et elle ne leva même pas les yeux de son ouvrage quand son fils entra. C'était une femme encore jeune mais déjà vieillie, au teint cireux, dont les hautes pommettes donnaient à son visage un physique androgyne, celui d'une religieuse peut-être, ou d'un prêtre ascétique s'adonnant à on ne savait quels rites. Couronnée par le halo de lumière jaune elle paraissait irréelle, fantôme assurant quelque veille, image sépia décolorée sur le calendrier d'une entreprise de pompes funèbres.

La chambre de Winer se trouvait au grenier et il grimpa l'échelle pour y accéder. Sa mère ne lui posa même pas de question au sujet de la boîte. Il rangea les chaussures dans une malle en bois puis s'assit un moment au pied de son lit pour les regarder. Il se dit qu'Oliver aurait pu les porter lui-même. Il resta à les examiner, étrangement désarmé, puis il rabattit le couvercle.

En été, la température était insupportable dans la chambre du grenier et Winer avait pris l'habitude de coucher dans n'importe quel endroit où la chaleur le laisserait dormir. Ce soir la fenêtre était ouverte et il faisait frais dans le grenier. Le vent avait arraché les voilages et ils gisaient sur le plancher, spectres vaporeux doublement froissés et sans vie. Le toit formait un A au-dessus de Winer, le fer-blanc faisant office à la fois de toit et de plafond était criblé de trous par les clous qui avaient manqué le chevron, et quand il posa la main sur le

métal, celui-ci était froid et humide. Il se changea vite pour passer des vêtements secs et redescendit l'échelle.

Sa mère semblait depuis longtemps prisonnière d'un vœu de silence ou d'une défaillance de la fonction qui produisait les paroles ou les inspirait. Winer ne parlait pas non plus. Il savait qu'elle s'adresserait à lui tôt ou tard, triomphant provisoirement de ce qui lui scellait les lèvres, la colère ou simplement l'ennui de vivre une journée semblable à n'importe quelle autre.

Elle avait laissé l'assiette de Winer sur la table protégée par une seconde assiette retournée et il alluma la lampe de la cuisine et s'assit pour dîner. Il mangea en hâte, apparemment sans savourer la nourriture, des légumes sautés – haricots verts, gombos et pommes de terre nouvelles –, chassant de sa main libre les phalènes et autres insectes attirés par la lumière ou poussés à travers la fenêtre ouverte par le vent chargé de pluie. Un porte-lanterne crépita dans la chaleur qui ondulait au-dessus du globe, plongea sur la flamme orange, se convulsa et mourut en une agonie silencieuse et blanche derrière le verre brûlant.

Debout près de la porte, sa mère regardait Winer manger. Il t'a payé ?

Ma foi, dit-il, on est vendredi. Il donne la paye tous les vendredis.

Il repoussa son assiette.

J'attends le jour où il essaiera de te rouler. Tu n'es encore qu'un gamin, et lui il est bien placé pour profiter de la situation.

C'était là une vieille querelle et il n'avait pas envie de la reprendre. S'il le fait, il n'y a qu'avec moi. Il se leva, sortit maladroitement l'argent de sa poche, le lui tendit. Elle le prit sans un mot, Winer le regarda disparaître dans sa poche de tablier.

Le premier jour où il était allé travailler pour Weiss, elle avait fulminé contre sa décision : un gamin ne devrait pas

avoir à faire un travail d'homme pour un salaire de gamin. Ce qu'elle se contentait de dire aujourd'hui, c'était que s'il avait eu un père digne de ce nom pour veiller sur lui, on n'en serait jamais arrivé là. À une situation aussi désespérée. Elle le regardait à présent comme si toute cette histoire était une machination ourdie par lui-même.

Il est sorti, tout simplement, en tirant la porte derrière lui, dit-elle avec une amertume ancienne. Il a disparu sans dire un mot à personne.

C'était encore une autre vieille querelle et s'il avait en cet instant des arguments pour réfuter la version de sa mère, il les garda pour lui. Quand il était plus jeune et plus prompt à se froisser, il avait dit : Il ne nous aurait jamais abandonnés comme ça.

Elle avait désigné toute la pièce d'un grand geste à la fois théâtral et hystérique en criant : Eh bien, tu le vois quelque part, toi ? Tu crois qu'il est caché derrière la porte pour nous jouer un tour ?

Il s'était contenté de poser sur elle un regard qui n'était plus celui d'un enfant et il n'avait rien eu à répondre.

Quand il grimpa l'échelle à l'heure du coucher, la pluie tombait toujours et l'air était encore frais. Tâtonnant dans le noir avec précaution il trouva une boîte d'allumettes. Il alluma la lampe puis il passa en revue les livres rangés dans un carton sous son lit. Les draps étaient un peu humides, mais après la chaleur de la journée ils lui parurent confortables. Il s'étendit, mit la lampe à la meilleure place, et commença à lire, percevant à peine le chuintement discret de la pluie sur le fer-blanc. Au bout d'un moment, Winer entendit sa mère monter l'échelle et traverser le plancher d'un pas furtif à la manière d'un rat.

Qu'est-ce que tu fais là ?

Je lis.

Il se fait tard, dit-elle. Éteins-moi cette lampe. Ça coûte cher, le pétrole.

D'accord, dit Winer. Il se leva et prit une courtepointe sur le lit et la posa le long du bas de la porte pour masquer la lumière. Il entendit sa mère, satisfaite, redescendre l'échelle. Il lut encore un peu puis souffla la flamme de la lampe.

Il resta étendu un moment, engourdi par la fatigue, conscient d'être au lit et pourtant habité encore par les mouvements incessants de la pelle qu'il avait maniée, planter et jeter, planter et jeter. Une autre partie de son esprit restait occupée par des êtres réels tels que ceux qui peuplaient ses journées, aussi tangibles que Weiss ou William Tell Oliver. Il se réjouit vaguement en pensant au samedi et à la ville, et il finit par s'endormir.

Au cours de la nuit, l'orage revint dans l'autre sens, ou bien son frère passa à son tour car Winer se réveilla lors d'une accalmie de la pluie – atmosphère plombée, immobile, la nuit retenant son souffle. Et l'éclair surgit staccato et stroboscopique dans le silence soudain succédant au chœur des cra-pauds et des cigales, couvrant les murs du grenier des silhouettes noir d'encre des arbres sur lesquels donnait la fenêtre, transition instantanée et profonde vers une nuit sans murs comme si l'éclair avait réduit ceux-ci en cendres ou calciné le tracé délicat des plantes grimpantes et de leurs feuilles ornant le papier peint, avant de passer en une négation abrupte dans un monde d'obscurité absolue au point que la pièce et ses meubles austères semblèrent aspirés au fond de quelque maelström et condamnés au néant absolu, à l'antithèse du réel, puis le tonnerre dévala les parois des crêtes en grommelant ses menaces et un vent frais assaillit les arbres, le calme s'enfuyant comme un torrent tumultueux.

Winer ne pouvait pas dormir. Il resta un moment debout à la fenêtre, regardant par-delà la vallée l'endroit où se formait l'orage, où crépitaient les éclairs obliques qui révélaient le paysage dans les teintes noir et argent d'un cauchemar.

Au rez-de-chaussée, les fenêtres à guillotine étaient levées pour laisser entrer l'air frais, et la maison était celle des vents.